



HAL
open science

Quelques pas pour le grand saut

Catherine Negovanovic

► **To cite this version:**

Catherine Negovanovic. Quelques pas pour le grand saut. Pérégrinations vers le divin, Université de Szczecin (chaire de philologie romane), Jun 2019, Szczecin-Pobierowo, Pologne. hal-02996074

HAL Id: hal-02996074

<https://hal.science/hal-02996074>

Submitted on 9 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version avant édition

Quelques pas pour le grand saut

Courte mais intense ; fulgurante mais fondatrice ; simple mais extraordinaire : l'existence de celle qui voulait qu'on la nomme « la petite Thérèse » est le lieu de tous les contrastes. Il y a en outre, à son sujet, quelque chose de tout à fait singulier : elle nous est familière. D'où que l'on vienne, sans même nous être intéressés de près à son histoire, elle nous semble proche. Cela dit beaucoup. Est-ce parce qu'elle a été canonisée en 1925 ? Ou bien parce que Jean-Paul II l'a déclarée 33^e Docteur de l'Eglise en 1997 ? Peut-être, mais pas seulement.

En septembre 1898, pour l'anniversaire de sa mort, paraît la première édition de *l'Histoire d'une âme* : le succès est immédiat. L'ouvrage contient, outre le récit autobiographique, un appendice aussi conséquent en volume que l'autobiographie elle-même, constitué de prières, de lettres et de poésies. Or c'est précisément sur l'écriture poétique de Thérèse que nous proposons au lecteur de s'arrêter, celle qui aura sans doute été la moins retouchée au cours de la longue épopée éditoriale de l'ouvrage¹, celle par conséquent le plus à même de nous faire saisir la passion de Thérèse pour le Christ et sa dévotion pour la Sainte Face.

¹ C. Langlois, *Thérèse à plusieurs mains. L'entreprise éditoriale de l'Histoire d'une âme (1898-1955)*, Honoré Champion, Paris, 2018.

C'est la prieure, Mère Agnès, qui donne la première impulsion à cette activité poétique en demandant à Thérèse de composer des récréations pieuses pour les sœurs à diverses occasions. Ces soixante-deux poèmes, rédigés entre 1894 et 1897, sont donc des écrits destinés à la communauté, souvent de circonstances, qui plus est mis en musique et chantés. Ils sont aussi le fruit d'une maturité carmélitaine et à la fois d'une grande fraîcheur. Il a donc fallu opérer des choix. Nous en avons sélectionné quatre que nous convoquerons aux moments opportuns et qui nous permettront d'embrasser la vision thérésienne et d'en tisser le cheminement : « Vivre d'amour » s'imposait car cela reste son plus grand poème, « Le Cantique de Céline », « Mon chant d'aujourd'hui » et « Mon ciel ici-bas »².

Nous commencerons par le « Cantique de Céline », écrit en avril 1895 pour l'anniversaire de Céline, sa sœur biologique qui est aussi Sœur Geneviève au Carmel de Lisieux. Etrange choix *a priori* de choisir le poème destiné à une autre. Et pourtant, si Thérèse y évoque Céline, c'est par le prisme de sa propre expérience qu'elle écrit. Derrière chaque vers, c'est la voix de Thérèse que l'on entend ; derrière chaque saisissement, c'est elle qui donne à voir, à ressentir la voie vers Dieu qui se trace. Ce poème aurait pu s'intituler « Pérégrinations vers le divin » car en narrant sur le ton poétique l'accession au Carmel, il est un témoignage précieux de l'intériorité émotionnelle et spirituelle de celle qui s'apprête à prendre le voile. Certes, il est écrit rétrospectivement, sept ans plus tard, et fait donc appel au souvenir, mais c'est précisément ce recul qui permet à Thérèse de nous livrer avec justesse et aussi spontanéité ce que fut cette période si heureuse. Et c'est au moins tout autant, ce qui nous permet à nous lecteur de comprendre la puissance de l'appel en face duquel ni l'amour d'un père, Louis Martin, ni la douceur d'une vie en tout point épanouie, ne peuvent rivaliser.

« Oh ! que j'aime la souvenance / Des jours bénis de mon enfance... »³ Ce sont les deux vers inauguraux du poème. Le ton spontané sur lequel ils sont clamés, donne l'occasion à Thérèse de louer la nature, non pas cependant dans une dimension nostalgique, mais pour célébrer à travers la création le Créateur. Et touche après touche, tout au long des strophes qui s'ouvrent sur un « j'aimais » anaphorique, elle peint ce tableau idyllique, comme un bouquet de souvenirs glanés. Elle égrène ainsi vers après vers, les champs, les blés, les moissons, la

² Notre source principale sera le site des Archives du Carmel de Lisieux : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/> qui donne accès à tous les textes de Thérèse, qu'il s'agisse de ses poèmes, des trois manuscrits (A, B et C) de *L'Histoire d'une âme*, de sa correspondance, de ses prières ou d'autres œuvres manuscrites ou même picturales. Pour chaque texte est proposée une transcription ; y sont ajoutées les photographies des pages manuscrites de Thérèse. Les poèmes sont en outre accompagnés des partitions, puisqu'il s'agissait de pièces musicales destinées à la communauté.

³ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/pn-18>

plaine, les collines, les fleurs, les oiseaux, à grand renfort d'effets synesthésiques, mais aussi les événements familiaux qui, petit à petit, l'ont menée à s'offrir au Christ : Noël où dit-elle « je chantais la fête du Ciel » ; le regard maternel qui semblait dire : « l'Éternité me ravit et m'attire » ; Les Buissonnets, la demeure familiale dont elle se rappelle « les soupers du soir et le parfum des roses », ou encore les pays traversés avec son père et ses sœurs avant le saint engagement : la Suisse, l'Italie, où bravant toutes les interdictions elle a baisé « la terre bénie du Colisée » par le sang des martyrs qui y fut versé. Au fil des strophes, les lecteurs que nous sommes y découvrent l'éclosion d'une vocation, avec des pics paroxystiques comme le fut sa première communion à propos de laquelle elle confie : « Jésus [...] vint au matin de ma vie se fiancer à mon âme ravie », scellant dès lors des fiançailles spirituelles annonciatrices de celles à venir et nourrissant une irrésistible attraction vers le Carmel. Car celle qui dira qu'elle se fait prisonnière par amour, décide librement d'entrer dans cet univers clos. Elle confiera dans *Histoire d'une âme* : « je me disais : plus tard, à l'heure de l'épreuve, lorsque prisonnière au Carmel, je ne pourrai contempler qu'un petit coin du Ciel étoilé, je me souviendrai de ce que je vois aujourd'hui »⁴. On pourrait dès lors penser qu'elle est dans une projection idéalisée de la vie religieuse. Rien n'est moins vrai : « Les illusions », écrit-elle, « le Bon Dieu m'a fait la grâce de n'en avoir aucune en entrant au Carmel : j'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna »⁵. Saisissant discernement pour une si jeune fille, à propos de laquelle Mère Marie de Gonzague écrira : « jamais je n'aurais pu croire à un jugement aussi avancé en quinze années d'âge ! »⁶. Thérèse n'est donc pas dans une idéalisation de la voie spirituelle, au sens d'une conception édulcorée et parfaite qui ne serait qu'utopie, mais dans la conscience que la voie de Dieu est l'idéal. On ne pourra qu'être saisi à la lecture du poème dont voici quelques vers :

En toi, Jésus, j'ai toutes choses
J'ai les blés, les fleurs demi-closes
Myosotis, bouton d'or, belles roses
Du blanc muguet j'ai la fraîcheur
L'odeur !....

J'ai la lyre mélodieuse
La solitude harmonieuse
Fleuves, rochers, cascade gracieuse
Daim léger, gazelle, écureuil
Chevreuil.

⁴ Ms A, 58r° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/51-60/58/58-recto>. Nous adopterons les conventions suivantes tout au long de l'article : Ms pour Manuscrit ; r° pour feuillet recto ; v° pour feuillet verso.

⁵ Ms A, 69v° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/61-70/69/69-verso>

⁶ Lettre du 17 mai 1888, de Mère Marie de Gonzague à Mme Guérin : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/marie-de-gonzague/4695-de-mere-marie-de-gonzague-a-mme-guerin-17-mai-1888>

J'ai l'arc-en-ciel, la neige pure
Le vaste horizon, la verdure
Les îles lointaines... La moisson mûre
Les papillons, le gai printemps
Les champs.

Et elle poursuit ainsi durant de longs vers, telle une litanie dont l'anaphore « J'ai » marque la richesse des dons reçus. Jésus lui donne Tout.

Riche de ces grâces innombrables, Thérèse ne se sent que plus reconnaissante et plus redevable. « Rien que pour aujourd'hui »⁷ nous répète-t-elle inlassablement en épiphore dans le second poème, composé le 1^{er} juin 1894 pour la fête du Sacré-Cœur et intitulé « Mon Chant d'aujourd'hui ». Oui, « rien que pour aujourd'hui » clame à chaque fin de strophe celle qui disait « [s]'appliqu[er] surtout à pratiquer les petites vertus, n'ayant pas la facilité d'en pratiquer les grandes »⁸ ; celle qui voulait aussi être une grande sainte mais demeurait consciente de ses limites humaines : « si je songe à demain », nous dit-elle dans la quatrième strophe, « je crains mon inconstance ».

Alors elle n'a qu'un *hic et nunc*, un ici et maintenant pour se déclarer, aimer et faire aimer Celui auquel elle crie : « Vers toi mon âme aspire » ; Celui qu'elle nomme « mon doux appui », mon « pilote divin » ; Celui qu'elle appelle aussi de son nom « Jésus », « Seigneur » ou encore « mon Dieu » ; Celui, enfin, qui enflamme son désir et lui fait appeler de tous ses vœux une union mystique. Cette union, « ce jeu intime d'amour entre Thérèse et Jésus »⁹ tels de divins époux, même s'il devient possible grâce au mystère eucharistique, est à renouveler sans cesse pour s'inscrire à terme dans l'éternité. Ainsi s'offre-t-elle : « Daigne m'unir à toi, Vigne / Sainte et sacrée / Et mon faible rameau te donnera son fruit » ; ainsi témoigne-t-elle aussi son impatience quand elle achève la strophe en demandant : « Seigneur, dès aujourd'hui ».

Lorsqu'elle écrit ce poème, elle est au Couvent de Lisieux depuis six ans. La vie de carmélite est exigeante et sous certains égards difficile pour nos yeux de contemporains. Pourtant, dans les vers, nombreux, qui lui font demander de rejoindre ce qu'elle nomme « la rive éternelle », il ne faut pas voir une fuite ou un refus de sa condition de religieuse, mais au contraire, une aspiration à la réalisation pleine et totale de cette « relation d'amour qui s'établit

⁷ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/pn-5>

⁸ Ms A, 74v° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/71-80/74/74-verso>

⁹ J. Bordes, *Le Visage et le voile. Les poésies de Sainte Thérèse de Lisieux*, Les Editions du Carmel, Toulouse, 2009, p. 30.

entre Dieu et l'âme au cœur même du silence »¹⁰. Du silence de sa cellule dans laquelle elle écrit, monte au ciel un chant vibrant de louange. On ne sera donc pas surpris de découvrir au fil des vers des apostrophes, des exclamations – « oh ! [que] je t'aime Jésus ! O mystère sacré ! » ; on appréciera aussi l'usage du mode impératif mais sur le ton d'une fervente invitation – « Viens régner dans mon cœur » ; « donne-moi ton sourire » ; « couvre-moi de ton ombre ». On comprendra dès lors qu'elle puisse se sentir « en exil ». Qu'il s'agisse de ce poème ou bien des autres, c'est sans doute l'un des termes les plus récurrents par lesquels elle tente de nommer la fusion totale à laquelle elle aspire et qui, dans cette existence incarnée, lui apparaît différée. Et de fait, lorsque dans sa conscience aigüe de la fugacité de l'existence terrestre elle nous confie : « ma vie n'est qu'un seul jour qui m'échappe et qui me fuit », ou bien « là je n'entendrai plus du monde le vain bruit » ; lorsque dans sa perspicacité elle nous livre avec un réalisme saisissant le propre de la condition humaine, comprenons la pauvreté de l'âme destinée à se fourvoyer si elle ne prend pas appui sur son Créateur, nous pouvons comprendre cette nostalgie d'une promesse à venir. L'âme en effet, avec Thérèse semble se souvenir des temps premiers et souffre indéniablement de cette séparation. Nous pouvons donc comprendre, certes, mais nous pouvons aussi accompagner l'élévation de cette âme en ce qu'elle nous renvoie à la nôtre propre. Si ce poème se caractérise par un lyrisme puissant, nous invitait par l'émotion suscitée à nous interroger sur notre propre cheminement, le poème « Vivre d'amour » qu'elle écrira huit mois plus tard sera quant à lui un véritable programme spirituel didactique. Mais pour achever la présentation de ce second poème de Thérèse, il nous semblait important d'attirer l'attention sur la dernière strophe et plus spécifiquement sur le dernier vers : « l'Eternel Aujourd'hui ! ... »

Je volerai bientôt, pour dire tes louanges
Quand le jour sans couchant sur mon âme aura lui
Alors je chanterai sur la lyre des anges
L'Eternel Aujourd'hui ! ...

L'Eternel Aujourd'hui, deux mots qu'elle écrit avec des majuscules, deux mots qui sont la réunion des antinomies et contradictions, en ce qu'elles se trouvent annulées car résolues par la synthèse dans le Tout, deux mots qui traduisent la fusion à laquelle Thérèse aspire et qui nous la présentent réalisée.

Alors, « rien que pour aujourd'hui » que nous martelons nous aussi pour rappeler la doctrine thérésienne de « la petite voie », même si la rappeler ne suffit pas. Il convient en effet

¹⁰ *Ibidem*, p. 23-24.

de la démystifier. Trop souvent assimilée à une médiocrité, à une invitation à se satisfaire des choses de l'existence en faisant fi de l'exigence, la « petite voie » n'a pas toujours été célèbre pour les bonnes raisons. Pis encore, elle a souvent véhiculé une image mièvre de Thérèse. Alors que nous enseignons en réalité « la petite voie » ? Cela tient en peu de mots : l'héroïcité se trouve dans les petites choses. Quelle simplicité dans la formulation mais quelle difficulté aussi pour y parvenir, car dans la conscience de notre petitesse, emprunter le chemin de la sainteté est impossible, irréalisable si nous nous y essayons seuls. Ce que Thérèse a compris dans la petitesse qui était la sienne, c'est la nécessité absolue d'appeler Dieu pour qu'il la rejoigne, précisément dans ses faiblesses, dans ses limites, dans ses incapacités et l'y transforme, l'élève jusqu'à Lui. Rares sont ceux à même d'accomplir des actions d'éclats que nous nommons exploits. Thérèse n'était pas de ceux-là : « Le Bon Dieu » dit-elle, « ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté ; me grandir, c'est impossible, je dois me supporter telle que je suis avec toutes mes imperfections ; mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. »¹¹ Et elle ajoute : « c'est Lui seul qui se contentant de mes faibles efforts m'élèvera jusqu'à Lui et, me couvrant de ses mérites infinis, me fera Sainte »¹². Chaque geste posé, s'il s'inscrit dans la confiance et l'amour, devient donc une ascension vers Dieu.

L'amour, Le Mot est lâché. Pour tenter de comprendre ce qu'il recouvre, intéressons-nous au troisième poème : « Vivre d'Amour », celui que l'on considère aujourd'hui comme le plus grand poème de Thérèse. C'est un texte composé en février 1895, la veille du mercredi des Cendres, et qui est à la fois un programme didactique et une déclaration d'amour enflammée. Plus encore, il se présente comme la synthèse de la théologie thérésienne. Bien qu'elle n'écrive qu'un an plus tard : « Ma vocation c'est l'amour ! »¹³, elle avait déjà tout formulé, tout éprouvé et tout compris dans ces strophes. Le poème s'ouvre sur les dernières paroles de Jésus aux disciples rapportées par l'évangéliste Jean (Jn 14, 23 ; 14, 27 ; 15, 9), paroles légèrement transformées par souci de versification. En cela, elle se place en filiation directe avec Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix qui tous deux avaient eu recours à ce même passage « à des moments essentiels de leurs écrits »¹⁴ et de leur théologie : comme fondement scripturaire pour le mariage spirituel pour elle et comme fondement de son commentaire *La*

¹¹ Ms C, 02v° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/c01-10/c02/c02v>

¹² Ms A, 32r° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/31-40/32/32-recto>

¹³ Ms B, 03v° : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/b03/b03v>

¹⁴ A. de Brebisson, *Vivre d'Amour: proposer l'amour : commentaire théologique et pastoral de la poésie de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mémoire présenté en vue de la licence canonique en Théologie*. Studium de Notre Dame de Vie, Venasque, 2002, p. 32.

vive Flamme pour lui. Autant dire que ce saint patronage est plus que signifiant. En donnant la parole au Christ, Thérèse nous rappelle que c'est Lui qui nous appelle à la « relation d'amour réciproque qui se réalise dans l'inhabitation divine »¹⁵ :

Au soir d'Amour, parlant sans parabole
Jésus disait : « Si quelqu'un veut m'aimer
Toute sa vie, qu'il garde ma Parole
Mon Père et moi viendrons le visiter.
Et de son cœur faisant notre demeure
Venant à lui, nous l'aimerons toujours ! »¹⁶

Et Thérèse répond à cet appel. Dès la deuxième strophe c'est sa voix à elle qui se fait entendre, une voix qui s'adresse à son Seigneur et se déclare à Lui – « Ah ! tu le sais Divin Jésus, je t'aime » ; une voix qui entre dans la relation d'Amour proposée – « Vivre d'Amour c'est vivre de ta vie » –, une voix qui s'abandonne dans la confiance – « Vivre d'Amour, c'est bannir toute crainte ».

Au fil des strophes s'égrènent ainsi toutes les facettes de la relation d'Amour de Thérèse avec celui qu'elle nomme « mon Bien-Aimé » : une vie en Lui et par Lui lorsqu'elle chante « Tu vis pour moi, caché dans une hostie / Je veux pour toi me cacher, ô Jésus » ; une vie de présence mutuelle donc par un rapetissement qui tend à l'effacement, dans l'enfermement de la carmélite pour elle, dans la transsubstantiation pour Lui, et qui, dans le silence les conduit à une union sponsale ; une vie de souffrance aussi, de souffrance recherchée et assumée en tant qu'acte d'Amour, lorsqu'elle s'écrie : « Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire, C'est regarder la croix comme un trésor (...) Au Ciel je dois vivre de jouissance (...) Mais exilée je veux dans la souffrance...Vivre d'Amour ».

L'Amour comme don de soi aussi, un don total qui ne compte pas, ne regarde pas, ne juge pas, ne demande rien : « Vivre d'Amour c'est donner sans mesure », nous dit-elle « sans réclamer de salaire ici-bas / Sans compter je donne étant bien sûre / Que lorsqu'on aime, on ne calcule pas ! ». L'Amour comme restauration de l'être car « De mes péchés je ne vois nulle empreinte », nous assure-t-elle, puisque « En un instant l'amour a tout brûlé » ; l'Amour comme espérance quand elle confie, vibrante, « J'attends en paix le rivage des cieux (...) et de te voir un jour ». L'Amour, enfin, comme intercession pour les pécheurs et appel à la miséricorde divine pour, écrit-elle, « effacer [leur] blasphème » et « chanter [le] Nom sacré » toujours.

¹⁵ *Ibidem*, p. 34.

¹⁶ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/pn-17>

Finalement, par le biais de sa déclaration, c'est une leçon d'Amour que Thérèse nous donne. Le programme, « vivre d'Amour », martelé anaphoriquement en tête de chaque strophe, est porté par les deux termes qui résument le cœur de toute vie humaine : Vivre et Aimer. Qui plus est, suivis du présentatif « c'est », il nous rappelle que ce qui nous est proposé est simple et à la portée de tous ; simple mais exigeant ; exigeant parce que demandant l'engagement de l'être en totalité.

Est-ce alors pour cela qu'elle s'exclame « Vivre d'Amour, quelle étrange folie ! » ? Nullement car ce ne sont là que les échos du monde qui l'exhorte, dit-elle à « cesse[r] de chanter » et qui lui dit « Ne perdez pas vos parfums, votre vie / Utilement sachez les employer ». Que leur répondre si ce n'est : ce que vous dites est folie. A ce monde aveugle et aveuglé, sa réponse tient en cette formule oxymorique : « T'aimer, Jésus, quelle perte féconde ! » Elle ajoute : « Tous mes parfums sont à toi sans retour / Je veux chanter en sortant de ce monde / Je meurs d'Amour ».

La mort d'Amour... Il s'agit ici de la première mention claire de ce désir du martyr d'amour qu'elle exprimera dans ses poèmes ultérieurs, de cet amour qui la consume et lui apporte la vie, de cet amour dans lequel elle se fait offrande. Le martyr d'amour pour Thérèse est l'expression même de son « désir du Ciel »¹⁷ car écrit-elle « faisons de notre vie un sacrifice continu, un martyre d'amour, pour consoler Jésus »¹⁸. Oui, consoler sa Sainte Face éplorée, dont elle porte l'image dans un petit sachet épinglé à sa poitrine, Sainte Face à laquelle elle se consacre solennellement le 6 août 1896 lors de la Fête de la Transfiguration et qu'elle magnifie déjà dans son poème « Mon Ciel ici-bas ! »¹⁹ un an plus tôt, le 12 août 1895. Dans cette louange poétique qui s'ouvre sur l'apostrophe « Jésus » et se clôt par l'imploration « Donne-moi l'éternel baiser ! », la Sainte Face devient le sanctuaire par excellence : « ma seule Patrie », dit-elle dans sa contemplation, « mon Royaume d'amour » « ma riante Prairie » ; le lieu de paix aussi, qu'elle nomme « mon Repos », « ma Douceur » ; le lieu de toutes les grâces, où à travers les larmes du Christ mêlées aux siennes se noue l'union mystique de la petite carmélite et de son Seigneur, où s'étanche sa soif d'absolu et se réalise la jonction du ciel et de la terre. « Mon Ciel ici-bas »... Thérèse n'aurait pas pu trouver un meilleur titre en attendant d'aller rejoindre son « divin Epoux » que sa poésie a chanté, loué et glorifié. C'est ce qu'elle fera le 30 septembre

¹⁷ A. de Brebisson, op. cit., p. 45.

¹⁸ Lettre du 15 octobre 1889 à Céline : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/lt-91-a-100/1110-lt-96-a-celine-15-octobre-1889>

¹⁹ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/pn-20>

1897 en prononçant dans un dernier souffle : « Mon Dieu, je vous aime ! ». Quel contraste entre les deux kilomètres séparant Les Buissonnets du Carmel de Lisieux et le chemin intérieur parcouru par Thérèse ! Quelle leçon aussi, donnée par celle qui nous rappelle que l'essentiel est invisible et qu'« on ne voit bien qu'avec le cœur »²⁰ ; par celle qui écrivait dans sa dernière lettre, au mois d'août : « Je ne puis craindre un Dieu qui s'est fait pour moi si petit... Je l'aime !... Car il n'est qu'amour et miséricorde ! »²¹ ; par celle, enfin, qui comptait bien passer son ciel à faire du bien sur la terre.

Catherine NEGOVANOVIC
Université de Lorraine, ECRITURES
F-57000 Metz, France

Bibliographie

Archives du Carmel de Lisieux : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/>

J. Bordes, *Le Visage et le voile. Les poésies de Sainte Thérèse de Lisieux*, Les Editions du Carmel, Toulouse, 2009.

A. de Brebisson, *Vivre d'Amour: proposer l'amour : commentaire théologique et pastoral de la poésie de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mémoire présenté en vue de la licence canonique en Théologie*, Studium de Notre Dame de Vie, Venasque, 2002.

D.-M. Golay, *Sainte Thérèse de Lisieux : vivre d'amour*, Cerf, Paris, 2018.

C. Langlois, *Thérèse à plusieurs mains. L'entreprise éditoriale de l'Histoire d'une âme (1898-1955)*, Honoré Champion, Paris, 2018.

²⁰ On aura reconnu *Le petit Prince* de Saint-Exupéry. Il était lui-même un passionné de Thérèse.

²¹ Lettre du 25 août 1897, à l'abbé Bellière : <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/lt-261-a-266/1178-lt-266-a-l-abbe-belliere-25-aout-1897>